

## Quelques remarques autour de \*y > lydien d\*

Raphaël GÉRARD

*Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve)*

Ten years ago, H. C. Melchert developed an interesting hypothesis about the fate of \*y in Lydian: in certain environments, \*y > d. In this paper, a new etymology for the Greek ethnic λυδός “Lydian” is proposed, which seems to corroborate Melcher’s theory: it could derive from the name of the Luvian country *Luya* > \*luda → Greek λυδός.

Le lydien est une langue indo-européenne rattachée à la branche anatoliennne<sup>1</sup>. En comparaison avec certaines de ses langues « sœurs », comme le hittite ou le luvite, son corpus présente des caractéristiques qui handicapent sérieusement son intelligence et, partant, son utilisation pour une meilleure connaissance de son groupe linguistique : premièrement, les attestations sont peu nombreuses (une centaine de témoignages<sup>2</sup>) ; deuxièmement, à côté d’inscriptions « compréhensibles » mais usant de formules stéréotypées<sup>3</sup>, certaines – parfois longues – sortent des structures trop bien connues pour devenir des objets de curiosité, riches en mots et en formes rares<sup>4</sup>. Enfin, les deux seules inscriptions bilingues réellement exploitables<sup>5</sup>, après avoir rendu de fiers services au début des études lydiennes, ne révèlent plus d’éléments nouveaux. Ainsi, l’analyse interne des textes reste le principal procédé de déchiffrement

\* Cet article se fonde sur une communication réalisée dans le cadre de la « Journée Langues Rares » consacrée au luvite, à l’E.L.C.O.A. (Institut Catholique de Paris) le 15 novembre 2002. Nous voudrions remercier le Professeur R. Lebrun et S. Smets pour leurs conseils et remarques.

1. Pour plus de détails sur le corpus de textes et la langue lydienne, cf. R. GUSMANI, *Lydisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1964 et R. GUSMANI, *Lydisches Wörterbuch. Ergänzungsband*, 3 fasc., Heidelberg, 1980-1984.

2. Ils sont datés des VIII<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. et furent mis au jour principalement à Sardes.

3. Il s’agit essentiellement d’inscriptions funéraires.

4. Cf. notamment les textes « poétiques » LW 11-15, 44 (et peut-être LW 10) et ceux à caractère juridico-religieux LW 22-24.

5. LW 1 (lydien-araméen) et 20 (lydien-grec).

à notre disposition, même si ce dernier ne peut s'accommoder entièrement des défauts qualitatifs et quantitatifs du corpus.

Dès lors, il convient d'exploiter chaque découverte de fond en comble, afin d'entrouvrir de nouvelles perspectives de recherche. C'est dans ce but que nous proposons ces quelques réflexions autour d'une hypothèse récemment émise par H. C. Melchert.

### 1. \*y > lydien *d* : généralités

Rappelons d'emblée que le signe lydien <d> rend un son proche de [d]<sup>6</sup>, mais suffisamment différent<sup>7</sup> : nous pensons à [ð]<sup>8</sup>, mais il ne s'agit que d'une possibilité.

L'idée qu'un *yod* devienne *d* en lydien n'est pas récente : on la retrouve déjà en 1927 sous la plume de G. Deeters<sup>9</sup> qui tentait ainsi d'expliquer l'origine du théonyme lydien *qldān-* à partir du grec \**Apeljōn*. Ce rapprochement fait malheureusement l'objet de controverses<sup>10</sup>. Le phénomène phonétique

6. Ainsi, les Grecs rendent ce son par leur *delta*, à en juger par la comparaison entre Σάρδεις « Sardes » en grec et ῥῆστος « habitant de Sardes » en lydien. Il faut aussi ajouter que le tracé du lyd. <d> dérive du *delta* grec.
7. On ne peut expliquer autrement que les théonymes *levs* et *lamētruš*, qui tirent leur origine respective de Δεύς (forme dialectale de Ζεύς) et Δαμάτηρ, présentent un *l* initial.
8. Cf. notamment R. GUSMANI, « Sulle consonanti del Lidio », dans *Oriens Antiquus* IV, 1965, p. 209, et H. C. MELCHERT, *Anatolian Historical Phonology*, *Leiden Studies in Indo-European* 3, Amsterdam - Atlanta, 1994, p. 335 (avec références).
9. Cf. L. BÜRGHNER, G. DEETERS, J. KEIL, « Lydia », dans *Paulys Real-encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 13/26, 1927, col. 2159.
10. Nous ne pouvons malheureusement nous permettre d'entrer dans les détails (nous renvoyons pour un état de la question à R. GUSMANI, *Lydisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1964, s. u. *qldān-*, et R. GUSMANI, *Lydisches Wörterbuch. Ergänzungsband*, 3 fasc., Heidelberg, 1980-1984, s. u. *qldān-*). Nous nous contenterons dans un premier temps de rappeler que l'identification *qldān-* = Ἀπόλλων est aujourd'hui largement abandonnée : le rapprochement avec la glose d'Hésychius « KOΑΛΔΔΕΙΝ : ἀνδοὶ τὸν βασιλέα » avait déjà incité A. Heubeck à voir dans *qldān-* une épithète du dieu Mήν qui pourrait être traduite par « Basileus » vel sim. (cf. A. HEUBECK, *Lydiaka (Erlanger Forschungen A/9)*, Erlangen, 1959, p. 15-30). Une partie de la communauté scientifique a adopté ce point de vue : ainsi V. Pisani (V. PISANI, « Recenti ricerche sul lidio », *Paideia* XIX, 1964, p. 243), ou encore récemment D. Schürr (cf. D. SCHÜRR, « Lydisches IV », *Die Sprache* 39, 1997, p. 207 note 14). Inspiré aussi par la glose citée ci-dessus, O. Carruba a dernièrement supposé que *qldān-* proviendrait de \*ku(wa)lanis, adjectif en -i substantivé dont la base dérivationnelle serait à rapprocher de louv. *kuwala(n)-* « armée » (O. CARRUBA, « Contatti linguistici in Anatolia », dans R.B. FINAZZI, P. TORNAGHI (éd.), *Lingue e culture in contatto nel mondo antico e altomedievale. Atti dell'VIII convegno internazionale di linguisti tenuto a Milano nei giorni 10-12 settembre 1992*, Brescia, 1993, p. 263), mais le traitement de proto-anatolien \*l > lydien λd le conduit à supposer une influence carienne dans le théonyme en question (sur le rendu grec λλλδ du carien <λ>, cf. par exemple O. OETTINGER, « Etymologisch unerwarteter Nasal im Hethitischen », dans J.E. RASMUSSEN (éd.), *In honorem Holger Pedersen. Kolloquium der Indogermanischen Gesellschaft vom 26. bis*

sous-jacent n'a pour cette raison plus jamais été pris en considération par la suite, jusqu'en 1994<sup>11</sup> : H. C. Melchert – indépendamment, semble-t-il, de G. Deeters – avance alors l'hypothèse d'un tel traitement de \*y en lydien ; les faits sur lesquelles repose son raisonnement sont, cette fois, plus nombreux et fiables. Si l'on se limite aux exemples les plus convaincants, nous pouvons conclure que les environnements dans lesquels ce phénomène se produit sont les suivants : premièrement, \*y > d en position intervocalique devant \*o (>a, ø éventuellement après syncope) : nous citerons les finales de première personne du singulier prétérit en -Vdv (« V » pour « voyelle ») qui proviennent de \*-Vyom : ainsi, *bidy* « j'ai donné » < \*piyom<sup>12</sup>, ou encore les démonstratifs en -idv (*fētamvidv* « j'ai déterminé » en face de *ētam(v)-* « détermination, ordre »)

28. März 1993 in Kopenhagen, Wiesbaden, 1994, p. 328-329, avec références). Nous voyons donc que ces raisonnements reposent en grande partie sur la comparaison de « KOΑΛΔΔΕΙΝ = βασιλέα » avec *qldān-*. Or, nous voudrions insister sur le fait que cette dernière n'est pas assurée : le °EI° du mot glosé doit sûrement valoir [i], son assez différent de lyd. ȳ, voyelle nasale centrale ouverte [ã] ; de plus, le °N final semble être la désinence de l'accusatif singulier, tandis que le °n- de *qldān-* appartient au thème. Nous considérons, avec R. Gusmani (R. GUSMANI, c. r. de H. HEUBECK, « Lydiaka », *Kratylos* VI/1, 1961, p. 70), qu'il est préférable de suivre E. Vetter : celui-ci voyait dans « KOΑΛΔΔΕΙΝ » une corruption pour « KOΑΛΜΕΙΝ », comparable au lyd. *qałm(λ)u-* « roi » (E. VETTER, *Zu den lydischen Inschriften, Sitzungsberichte des Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse* 232/3, Wien, 1959, p. 36 note 17).

Dans un second temps, nous désirons réexaminer attentivement l'équation *qldān-* = Ἀπόλλων : cette correspondance fut réalisée dès le début des études lydiennes (O. A. DANIELSSON, *Zu den lydischen Inschriften, Skrifter utgivna af Kungl. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala* 20/2, Uppsala - Leipzig, 1917, p. 25). Un des arguments qui militent le plus en faveur de ce rapprochement est la constante association de cette divinité avec *Artimu-* (= Ἀρτεμίς) dans les inscriptions lydiennes. D'un autre côté, l'idée d'un emprunt dans le sens grec \**Apolyōn*/\**Apelyōn* → lydien *qldān-* se laisse aisément expliquer, du moins en grande partie. Outre le phénomène phonétique étudié, \*y > lydien *d*, nous considérons que les faits suivants sont en accord avec la phonétique lydienne : 1) H.C. Melchert avait déjà supposé que \*/o:/ accentué devant nasale > lydien /ā/, noté <ā> (cf. H. C. MELCHERT, *op. cit.*, p. 369) (d'où °\*on > °ān) ; 2) les syncopes de voyelles brèves inaccentuées sont fréquentes en lydien (cf. fin de la note 19) (d'où °\*pol̩ > °\*p̩) ; 3) au contact de \*y, \*l/ se palatalise en \*/ʎ/, noté <ʎ> (cf. ala- « autre » < \*alyo-) ; 4) il faut aussi noter que l'aphérèse de la voyelle initiale inaccentuée dans le théonyme trouve des cas parallèles en lydien (cf. H. C. MELCHERT, *op. cit.*, p. 377-378). Deux objections peuvent être soulevées : premièrement, on sait qu'une séquence héritée \*ly devient lydien λ, et non λd (cf. l'exemple de ala- cité plus haut). Nous pourrions répondre que dans le cas de \**Apolyōn*, il s'agit d'un emprunt et que \*ly > λ pourrait ne plus être de mise lorsque ce dernier a eu lieu. Deuxièmement, comment se fait-il que le *p* de \**Apolyōn* soit rendu en lydien par <q>, qui note vraisemblablement /k\*/ (et non pas par <b> /p/) ? On sait que les occlusives labio-vélaires et labiales sont relativement proches (cf. notamment en latin l'assimilation progressive \*penque > quinque). Dans quelle condition se serait produit \*p → k\* dans le cas du théonyme lydien ? S'agirait-il d'une « hypercorrection » (sur base d'équivalences du type grec πάλμυς « roi » = lydien *qałm(λ)u-* [*idem*]) ?

11. H. C. MELCHERT, « PIE \*y > Lydian *d* », dans *Iranian and Indo-European Studies. Memorial Volume of Otakar Klima*, Praha, 1994, p. 181-187.

12. Cf. louv. *piya-* « donner », lyc. *pīje-* (*idem*), ...

< \*-iyom (représentant le suffixe indo-européen \*-ye/o-<sup>13</sup>). Nous devons aussi prendre en considération le suffixe nominal -da- dénominatif (cf. *taac-da-* en face de *taac-* « offrande », *śfēn-da-* en face de *śfēn-(i)-* « parents (?) », ...) qui provient de \*-iyo-<sup>14</sup>. Ajoutons que si *kłida-*, qui correspond dans la bilingue LW 1 à araméen *tin* « glaise, argile ; terre », trouve son exact équivalent dans grec *γλία* « colle » < \**gliyeh₂*<sup>15</sup>, comme le propose le savant américain<sup>16</sup>, il faudrait aussi admettre que \*y > d en position intervocalique devant \*a, (< \**eh₂*) > lyd. *a*<sup>17</sup>.

Deuxièmement, il semble que \*y connaisse le même traitement à l'initiale devant \*o : c'est ce que nous indique *dēt-* « bien (mobilier) » < \**h₂yont-*, participe de \**h₂ej-* « aller »<sup>18</sup>.

Signalons enfin qu'en dehors de ces environnements, \*y semble avoir disparu<sup>19</sup>.

- 
13. Attesté ailleurs dans les langues anatoliennes : par ex., en hittite, *gemmaniya-* « passer l'hiver » en face de *gemma-* « hiver ».
  14. En ce qui concerne les attestations anatoliennes du suffixe \*-iyo-, cf. H. C. MELCHERT, « Adjectives in \*-iyo- in Anatolian », dans *Historische Sprachforschung* 103/2, 1990, p.198-207.
  15. Racine \**glej-* « enduire ; coller », représentée, notamment, par russe *glej* « argile », anglais *clay* (*idem*), grec *γλοιός* « substance gluante », ...
  16. H. C. MELCHERT, « PIE \*y > Lydian d », dans *Iranian and Indo-European Studies. Memorial Volume of Otakar Klíma*, Praha, 1994, p. 184. L'auteur rejette ainsi le rapprochement proposé par E. J. Furnée (E. J. FURNÉE, *Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen*, The Hague - Paris, 1972, p. 136) avec grec *χλῆδος* « boue, saleté », mot rare et dont l'étymologie est obscure.
  17. Nous pensons toutefois qu'il existe au moins une alternative à cette étymologie : il est en effet possible d'y voir un terme apparenté à hitt. <sup>A-SA(HLA)</sup>*kulēi* « champs inoccupés » ou « champs défrichés » (cf. l'étude de R. H. BEAL, « Kule- and related Words », dans *Orientalia* 57/2, 1988, p. 165-180), analysé par N. Oettinger comme un collectif en \*-éi- (thème faible \*-i-) < \**kʷl-é(i)* (N. OETTINGER, « Griech. ὄστεον, heth. *kulēi* und ein neues Kollektivsuffix », dans H. HETTRICH, W. HOCK, P.-M. MUMM, N. OETTINGER (éd.), *Festschrift für KLAUS STRUNK zum 65. Geburtstag. Verba et Structurae, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft* 83, Innsbruck, 1995, p. 211-216). La base dérivationnelle de ce dernier devrait être \**kʷl-é-o-*, non attesté en hittite, mais que le savant allemand retrouve dans le lydien *qela-* « parcelle de terre ». Le passage de \**kʷl-é(i)* à *kłida-* suppose l'ajout d'une voyelle thématique (le même procédé explique *bira-* « maison » < \**pēr-o-* < \**pēr*), donc \**kʷl-é-i-o-* ; la transformation de cette dernière forme en lyd. *kłida-* ne pose aucune difficulté : \**e* > i (cf. *bira-* « maison » < \**pēr+*), palatalisation de \**l* devant i (lyd. <*λ*> note un *l* palatal ; cf. *ala-* « autre » < \**alyo-*), délabialisation \**kʷ* > \**ku* devant consonne, suivie d'une syncope de la voyelle inaccentuée \**u* (sur les nombreux cas de syncopes en lydien, cf. H. C. MELCHERT, *Anatolian Historical Phonology, Leiden Studies in Indo-European* 3, Amsterdam - Atlanta, 1994, p. 373-378).
  18. Voyez hittite (<sup>UDU</sup>)*iyant-* « mouton » (au niveau sémantique, cf. grec *πρόβατον*).

## 2. L'éthnique grec λυδός « lydien »

L'éthnique grec λυδός apparaît dans la littérature grecque dès le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>20</sup>. Une confrontation avec les sources mésopotamiennes, où le pays lydien est nommé, également à partir du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., « *KURLuddu* »<sup>21</sup>, « *URULūdu/KURLuda*<sup>22</sup> et où l'éthnique est rendu par « *ĽUDLuda*<sup>23</sup> », permet d'isoler un radical \**Lud-*. Derrière ce dernier pourrait se cacher l'autoethnonyme des Lydiens, mais il convient de rester prudent.

Il devient de plus en plus clair que le territoire lydien, pendant l'empire hittite, correspondait en grande partie aux états arzaviens du Mirā, et du fleuve Seħa<sup>24</sup>. Or, les Arzaviens doivent être identifiés à des Louvites<sup>25</sup>. Si l'on pose que le nom du pays louvite, *Luya*<sup>26</sup>, ait appartenu au lexique lydien et que l'on applique le phénomène phonétique observé par H. C. Melchert, on obtient la forme reconstituée \**Luda*. Les Grecs, en empruntant cette dernière, auraient pu obtenir l'éthnique λυδός en lui appliquant la voyelle thématique. *Mutatis mutandis*, l'adaptation est comparable à Λύκιος « Lycien » formé sur le toponyme anatolien *Lukka*, par adjonction du suffixe -*ie/o-*.

Notre proposition s'écarte de l'*opinio communis* selon laquelle λυδός serait lié à l'indo-européen \**h₂leudʰ-o-/h₂leudʰ-i-* « peuple » (cf., notamment, v. h. a. *liut* « peuple », v. sl. *люди* [*idem*]), « communauté des personnes libres » (cf. \**h₂leudʰ-ero-* > grec *ἐλεύθερος* « libre », latin *liber* [*idem*])<sup>27</sup> :

- 
19. Pour plus de détails, cf. H. C. MELCHERT, *op. cit.*, p. 363-364.
  20. Chez Alcée, Sappho et Alcman.
  21. Dans les documents assyriens, sous Assurbanipal (667-567 av. J.-C.). Cf. M. STRECK, *Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige bis zum Untergange Niniveh's*, III, Leipzig, 1913, p. 793.
  22. Chroniques néo-babylonien, sous Nabuchodonosor II (604-562 av. J.-C.) et Neriglissar (559-556 av. J.-C.). Cf. R. ZADOK, *Geographical Names According to New- and Late-Babylonian Texts, TAVO-Beihefte Reihe B*, 7, 8, Wiesbaden, 1985, p. 213.
  23. Voir note précédente.
  24. J. D. HAWKINS, « Tarkasnawa King of Mira. "Tarkondemos", Boğazköy Sealings and Karabel », dans *Anatolian Studies* XLVIII, 1998, p. 1-31.
  25. Cf. E. LAROCHE, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris, 1959, p. 10.
  26. La transcription ici adoptée se démarque de l'habituelle *Luwiya*. Le nom du pays louvite est majoritairement noté « *KUR* (<sup>URU</sup>)*Lu-ù-i-ya* » : nous pensons que Ú note ici la *scriptio plena* de la première syllabe et que la séquence I-YA rend [ya]. Cette interprétation est confirmée par la forme ablativale « *KUR* (<sup>URU</sup>)*Lu-ú-ya-az* » attestée à deux reprises dans un manuscrit ancien (KBo VI 2 II 42, 49).
  27. Cf. notamment V. SHEVOROSHKIN, *Lidijskij Jazyk*, Moskva, 1967, p. 11; R. GUSMANI, « Zum Stand der Erforschung der lydischen Sprache », dans E. SCHWERTHEIM (éd.), *Forschungen in Lydien, Asia Minor Studien* 17, Bonn, 1995, p. 13 ; O. CARRUBA, « Contatti linguistici in Anatolia », dans R.B. FINAZZI, P. TORNAGHI (éd.), *Lingue e culture in contatto nel mondo antico e altomedievale. Atti dell'VIII convegno internazionale di linguisti tenuto a Milano nei giorni 10-12 settembre 1992*, Brescia, 1993, p. 264. Soulignons que les deux derniers savants supposent que le nom des λυδοί n'est pas d'origine anatolienne (au niveau linguistique), soit parce que cet ethnique ne semble trouver aucun fo-

cette étymologie ne doit pas être écartée définitivement. Nous estimons cependant qu'expliquer l'éthnique des Lydiens grâce à des données toponymiques anatoliennes est plus économique.

### 3. Conclusion

Nous avons constaté que l'hypothèse de H. C. Melchert sur le sort du *yod* en lydien pourrait montrer, si notre raisonnement est exact, que le nom du pays louvite ne s'est pas éteint avec le II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. et que l'éthnique des Lydiens présente bien un « aspect anatolien »<sup>28</sup>.

Nous sommes conscient qu'il est dangereux de prendre appui sur le rapprochement opéré ci-dessus pour se prononcer sur la question fort débattue de la position du lydien parmi les langues anatoliennes : bien des exemples illustrent que l'appartenance linguistique d'un peuple ne correspond pas nécessairement à son nom<sup>29</sup>. Nous estimons cependant opportun de signaler le fait suivant : si l'on observe les innovations communes dans les langues anatoliennes par rapport au proto-anatolien, les seules à présenter des affinités assurées avec le lydien sont le louvite (hiéroglyphique et cunéiforme), le lycien et le milyen<sup>30</sup> : usage d'adjectifs relationnels en lieu et place de génitifs singuliers<sup>31</sup>, première personne du sing. ind. prés. en *-w/u* < \*-wi<sup>32</sup>. Quelques autres exemples

dément dans l'onomastique ancienne de l'Anatolie (R. Gusmani), soit parce qu'un thème \**l(e)ud/t-* n'existe pas en anatolien (O. Carruba). Selon R. Gusmani, l'éthnique pourrait avoir été porté par une population d'origine occidentale ou balcanique venue s'installer en Lydie ; le nom de ces nouveaux venus aurait ensuite été appliqué aux Lydiens. Pour O. Carruba, λυδοι provient *in fine* du phrygien : il serait la traduction du nom d'un peuple de l'Ouest anatolien attesté au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., *Arawanna-/Araunna-* (cf. notamment hitt. *arawa-* « libre » et surtout *arawanni-* [*idem*]).

28. *Contra* donc R. GUSMANI, *op. cit.*, *ibid.*

29. Les Français ne parlent pas une langue germanique, même s'ils tirent leur nom des Francs, tribu germanique.

30. Nous suivons en cela l'avis de H. C. MELCHERT, « The Dialectal Position of Lycian and Lydian within Anatolian », dans M. GIORGIERI *et al.* (éd.), *Licia e Lidia prima dell'ellenizzazione. Atti del Convegno internazionale (Roma, 11-12 ottobre, 1999)*, Roma, 2003, p. 265-272. Signalons que N. Oettinger avait abouti à la même conclusion en 1978 (N. OETTINGER, « Die Gliederung des anatolischen Sprachgebietes », dans *KZ* 92/1-2, 1978, p. 74-92), même si certains des arguments avancés doivent aujourd'hui être abandonnés.

31. L'adjectif « relationnel » du lydien est formé en *-li* : par ex., « *'eś asinaš manelis alulis ...* » (LW 4a) « Cet *asina-* (partie d'une tombe) appartient à *Mane-* (litt. : [est] de M.), [fils] de *Alu-*... ». Cet adjectif correspond, au niveau typologique, au génitif adjectival en *-assa/t-* du louvite, *-a/ehe/i-* du lycien, *-a/ese/i-* du milyen.

32. La désinence est *-w* après voyelle (par ex., *fakantrōw*, de *fakantro-* « confier, offrir » *vel sim.*), *-u* après consonne (par ex., *fasfēnu*, de *fasfēn-* « posséder »). L'apocope préhistorique du \*-i inaccentué (attendue en lydien ; cf. H. C. MELCHERT, *Anatolian Historical Phonology, Leiden Studies in Indo-European* 3, Amsterdam - Atlanta, p. 379) permet de reconstituer une désinence \*-wi aussi attestée en louvite : cf. louv. *hiér. iziyawi* « je fais », louv. cun. *hapiwi* « j'inonde » (pas d'exemple sûr en lycien et en milyen). Comparez avec hittite *-mi* < \*-mi.

pourraient être avancés pour illustrer ces points de rencontre<sup>33</sup>. Quel que soit le modèle que l'on adopte pour les expliquer (« Stammbaum »<sup>34</sup> ou diffusion aréale d'innovations<sup>35</sup>), ceux-ci illustrent que le lydien entretenait des rapports « privilégiés » avec les langues « louviques »<sup>36</sup>. Il n'est dès lors pas absurde d'imaginer que ces liens linguistiques puissent être mis en corrélation avec une origine louvite du nom des Lydiens.

33. H. C. MELCHERT, « The Dialectal Position of Lycian and Lydian within Anatolian », dans M. GIORGIERI *et al.* (éd.), *Licia e Lidia prima dell'ellenizzazione. Atti del Convegno internazionale (Roma, 11-12 ottobre, 1999)*, Roma, 2003, p. 266 et 269.

34. Cf. N. OETTINGER, *op. cit.*, p. 92.

35. Ainsi prudemment H. C. MELCHERT, *op. cit.*, p. 267.

36. Ce terme désigne le groupe de langues comprenant principalement le louvite (hiéroglyphique et cunéiforme), le lycien et le milyen. Il calque le « Luwic » proposé par H. C. Melchert (« Language », dans H. C. MELCHERT (éd.), *The Luwians*, p. 177 note 7) : le savant évite ainsi des désignations telles que « langues louvites » ou « dialectes louvites » qui ont tendance à gommer les divergences manifestes entre ces langues (cf. succinctement H. C. MELCHERT, *op. cit.*, p. 175-177).